

A MONSIEUR  
DE LA  
QVINTINIE  
SUR SON LIVRE  
DE L'INSTRUCTION DES JARDINS  
*Fruitiers & Potagers.*

IDYLLÉ.

**D**ENDANT que vous chantez les Heros de la Guerre,  
Qui font regner la mort, & désolent la terre,  
Souffrez Muses, souffrez, qu'à l'ombre du Repos  
Le chante des Jardins le paisible Heros;  
Par son heureux travail, par ses soins honorée  
De mille nouveaux fruits la Terre s'est parée,  
Et devenant féconde au gré de ses desirs,  
A charmé tous nos sens de mille doux plaisirs.

Le solide Element, qui soutient nôtre vie,  
La Terre se plaignoit de n'estre plus servie  
Que par des hommes vils, par de rustiques mains;  
Elle qui vit jadis les plus grands des Romains  
Au sortir des Combats, de leurs mains triomphantes  
Cultiver avec soin les moindres de ses Plantes:  
Elle n'enfermoit plus dans sa triste douleur,  
Que des Fruits imparfaits sans force, ou sans couleur,

*A peine*

A peine pour garder ses Loix & ses coutumes ,  
Donnoit-elle au Printemps les plus simples legumes ?  
Et retenant cachez ses precieux tresors,  
Elle ne daignoit plus les produire au dehors.

De son riche Palais , la discrete Nature  
Avec joye entendit cet innocent murmure,  
Et pour nostre bon-heur promit de mettre fin  
Aux sinistres effets d'un si juste chagrin :  
Elle avoit dès long-temps , du sage **QUINTINIE**  
Formé pour les Jardins l'admirable genie,  
Et versé dans son sein les dons qu'elle depart,  
Quand elle veut qu'un homme excelle dans son Art:  
L'esprit qu'il reçût d'Elle , ouvert sur toutes choses  
Ne voyoit point d'effets sans en chercher les causes ?  
Avec un soin exact il avoit médité  
Tout ce qu'a jamais scû la docte Antiquité ,  
Tout ce qu'a recueilli la longue Experience,  
Enfin rien ne manquoit à sa vaste science,  
Que de voir la Nature encore de plus près  
Et d'en bien peneurer les plus rares secrets.

Vn jour que vers le soir pressé de lassitude,  
Et les sens épuisés de travail & d'estude ,  
Il se laissa surprendre aux charmes du repos,  
Sur un lit de gazons , qui s'offrit à propos :  
A peine à la faveur du frais , & du silence  
Souffroit-il du sommeil la douce violence ,  
Que d'un vol insensible il se vit transporté  
Dans un vaste Palais d'admirable beauté,  
L'ouvrage & le séjour de la sage Nature,  
Dont l'ordre négligé , dont la simple structure  
Avoient plus de grandeur , avoient plus d'agrémens  
Que n'en eût jamais l'Art , ny tous ses ornemens.

Il voit que de ces lieux l'agissante Maîtresse  
N'y scauroit endurer la sterile Paresse.  
Là dans un reduit sombre , où par des longs travaux  
Avec l'aide du Temps se forgent les Metaux,  
Il observe étonné , que de la même argile,

Dont nostre feu mortel fait un vase fragile,  
 Le feu de la Nature, inimitable Agent,  
 Forme comme il luy plaist, de l'or ou de l'argent:  
 Dans un Ancre voisin il contemple, il admire  
 Les principes cachez de tout ce qui respire,  
 Les atomes subtils, dont les corps sont formez,  
 Et les Ressorts vivans, dont ils sont animez;  
 Mais se laissant aller à l'ardeur qui l'emporte,  
 Il passe aux Vegetaux, pour voir de quelle sorte  
 Dans son travail secret la Nature conduit.

L'admirable progresz de la Plante & du Fruit:  
 Il remarque attentif, que l'ouvrage commence  
 Par humecter long temps la fertile semence,  
 Que grossissant toujours elle vient à crever,  
 Pour dégager le germe, & le faire lever;  
 Que ce germe, au travers de ses fibres menuës  
 Offre cent petits trous, comme autant d'avenües,  
 Où les sucz, & les sels reconnus pour amis  
 Sont dans leur tendre sein uniquement admis:  
 Il voit que de ces sucz de differente force  
 L'un se façonne en bois, l'autre devient escorce,  
 Et qu'en suivant toujours la forme des conduits,  
 Les uns font le feüillage, & les autres les Fruits,  
 Il s'instruisoit ainsi plein d'une joye extrême,  
 Quand parut à ses yeux la Nature elle-même  
 Avec tous les appas, & tous les agrémens.  
 Qu'elle laisse entre voir aux yeux de ses amans;  
 A cultiver son Art flatteuse elle l'exhorte,  
 Et pour l'encourager luy parle de la sorte.

Peut estre qu'ébloui de l'esclat sans pareil,  
 Qui s'épanche en tous lieux du Globe du Soleil,  
 Tu penses qu'il n'est rien dans l'enceinte du monde  
 Qui ne doive son estre à sa clarté féconde;  
 La Terre dans son sein renferme d'autres feux  
 Non moins frus & puissans, quoy que moins lumineux,  
 Dont les sombres chaleurs plus douces & plus lentes  
 Sont l'amour, le soutien, & la force des plantes.

Ces deux feux differens , en joignant leur pouvoir,  
Font tout croistre, & germer, font tout vivre & mouvoir.

Il est encore un feu vil, abjet, méprisable,  
Né du sale rebut d'une rustique estable,  
Mais qui remply de suc, & de sels précieux  
Fait seul plus que la Terre & le Flambeau des Cieux:  
Par son heureux secours, joint à ton industrie,  
Tu peux cueillir des fruits au sein de ta Patrie  
Plus doux, plus savoureux, plus fins, plus délicats,  
Que ceux où le Soleil dans les plus beaux Climats  
Aura pendant, le cours de sa longue carrière,  
Répandu tous ses feux, & toute sa lumiere.

De l'Art que tu cheris, le secret souverain  
Est de se bien poster & sur un bon terrain:  
Il faut connoître encor, comment l'Arbre prend vie,  
Comment il se nourrit, comment il fructifie,  
Quelle vertu l'anime, & si diversément  
A tout, sans se peiner, donne le mouvement,

Dans l'endroit où le tronc se joint à la racine,  
L'ame fait sa demeure, & prend son origine.  
Lorsque l'Hyver répand sa neige, & ses frimats;  
Elle quitte la tige & descend en embas,  
Où sage elle travaille à pousser de ses fouches  
De nouveaux rejettons, qui comme autant de bouches  
Attirent l'aliment, & forment la liqueur,  
Qui de l'Arbre au Printemps fait toute la vigueur,  
Qui ranime en montant son tronc & ses branchages,  
Et le couronne enfin de Fruits, & de feuillages:  
Ainsi c'est un abus de ne pas retrancher  
Ces menus filamens, où l'on n'ose toucher:  
Dès qu'ils ont veu le jour, aussi tost ils perissent,  
Et dans terre enfoüis se séchent, se moisissent,  
Infectent ce qui vit. Loin que l'Arbre par eux  
En repousse des jets plus sains, plus vigoureux,  
Il en sent devenir ses forces languissantes,  
Et ne prend d'aliment qu'aux racines naissantes.

Tes Peres peu sçavans se sont encor trompez

Dans l'Art dont les rameaux veulent être coupez,  
 Quand du milieu de l'Arbre une branche nouvelle  
 S'élevoit fierement grosse, luisante & belle  
 Elle estoit conservée, & charmé de l'avoir  
 L'ignorant lardinier y mettoit son espoir,  
 Il faut jeter à bas cette jeune insolente,  
 Qui prend pour se nourrir tout le suc de la plante:  
 Ce suc, dès qu'on la coupe, aussi tost rabatu  
 Aux branches d'alentour partage sa vertu,  
 Repare abondamment leurs forces presque éteintes,  
 Et grossit tous les Fruits dont elles sont enceintes.  
 Je ne pourrois nombrer les abus differens,  
 Où de mille façons tombent les ignorans:  
 Le temps & mes leçons te les feront paroître,  
 Des Arbres cependant travaille à bien connoître  
 Tous les temperamens, & toutes les humeurs,  
 Leurs chagrins, leurs desirs, leurs langage, leurs mœurs.  
 Il faut qu'à demi mot un lardinier entende  
 Ce que dans ses besoins un Arbre luy demande:  
 Sa tige, ses rameaux, ses feüilles, sa couleur  
 Luy témoignent assez sa joye, ou sa douleur.  
 Si dans ces lieux sacréz j'ay voulu te conduire,  
 Si moy-même je prens la peine de t'instruire,  
 Et de te decouvrir tant de secrets divers,  
 Tu dois en rendre grace au Maître que tu sers:  
 Ce Prince est mon amour, c'est mon parfait ouvrage,  
 Sa bonté, sa valeur, sa force, son courage,  
 Et tous mes plus grands dons, qu'en luy j'ay ramasséz,  
 Auroient fait vingt Heros dans les siècles passéz;  
 J'ay pris le même soin de sa Race immortelle,  
 Dont j'ay formé les traits sur le même modèle.  
 Pour l'honneur de ses jours j'ay dans tous les talens  
 Fait naistre en mille endroits des hommes excellens,  
 Déloquens Orateurs, d'ingenieux Poëtes,  
 De ses faits éclatans, fideles interpretes;  
 Des Peintres, dont tel est le charme du pinceau,  
 Des Sculpteurs, dont telle est l'adresse du ciseau.

Que j'ay peine moy-même, en voyant leur ouvrage  
 A me bien démêler d'avecque mon image.  
 Je veux que le bel Art, qui cause tous tes soins  
 Leur dispute la palme, & n'excelle pas moins :  
 Quand suivi de sa Cour, & couronné de gloire  
 LOUIS en descendant du char de la Victoire,  
 Viendra se délasser, après mille dangers,  
 Dans les longs promenoirs de ses riches Vergers,  
 Il faut que de beaux Fruits en tout temps soient couvertes  
 De tels Arbres feconds les branches toûjours vertes,  
 Puis qu'en toutes saisons suivi de ses Guerriers  
 Dans le beau Champ de Mars il cueille les Lauriers.

Ainsi la **QUINTINYE** apprit de la Nature  
 Des utiles Jardins l'agreable Culture :  
 De-là tant de beaux Fruits, de-là nous sont venus  
 Tant d'Arbres excellens autrefois inconnus,  
 Ou qui ne se plaisoient qu'aux plus lointaines Terres :  
 De-là viennent encor ces admirables Serres,  
 Où les Arbres choisis, qu'on enferme dedans,  
 Sous un calme éternel sont toûjours abondans.  
 Chez luy, quand l'Aquilon de ses froides haleines  
 Fixoit le cours des eaux, & durcissoit les plaines  
 Dans l'enclos souterrain de ces tiedes reduits  
 De l'Eté, de l'Automne on trouvoit tous les fruits,  
 On trouvoit du Printemps toutes les fleurs écloses,  
 Et l'Hyver au milieu des Fraises, & des Roses,  
 Avoit crû n'être plus au nombre des Saisons,  
 Si dehors il n'eût vû sa neige, & ses glaçons.

Mais quand au Renouveau la diligente Aurore  
 Redoroit dans nos prés les richesses de Flore,  
 Quand aux jours les plus chauds on voyoit dans les champs  
 Rouler sous les Zephyrs les sillons ondoyans,  
 Ou quand sur les costeaux, le vigoureux Automne,  
 Estalloit les raisins, dont Bacchus se couronne:  
 Quel plaisir fut de voir les Jardins pleins de fruits  
 Cultivés de sa main, par ses ordres conduits,  
 De voir les grands Vergers du superbe Versailles,

*Ses fertiles quarrez, ses fertiles murailles,*  
*Où d'un soin sans égal Pomone tous les ans*  
*Elle même attachoit ses plus riches presens.*  
*Là brilloit le teint vif des Pêches empourprées,*  
*Icy le riche émail des Prunes diaprées:*  
*Là, des rouges Parois le duvet délicat;*  
*Icy, le jaune ambré du roussâtre Muscat;*  
*Tous fruits, dont l'œil sans cesse admiroit l'abondance,*  
*La beauté, la grosseur, la discrète ordonnance:*  
*Jamais sur leurs rameaux également chargés*  
*La main si sagement ne les eût arrangez.*

*Mais c'est peu que nôtre âge, illustre QUINTINIE,*  
*Ait profité des dons de ton rare génie:*  
*C'est peu que désormais la Terre où tu naquis,*  
*Joüisse par tes soins de tant de Fruits exquis,*  
*Tu veux avec ta plume agreable & sçavante*  
*Transmettre tes secrets à la race suivante,*  
*Et les faisant passer à nos derniers neveux*  
*Rendre tout les climats, & tous les temps heureux.*  
*Le te loüe, & du Ciel tu n'eûs tant de lumière,*  
*Que pour en enrichir la Terre toute entière.*

PERRAULT, de l'Academie Françoise.

---

## AV LECTEUR.

**S**il l'Auteur de ce Livre l'avoit peu retoucher, comme il en avoit dessein; sil seroit dans une plus grande perfection; mais la Mort ne luy a pas permis d'y mettre la dernière main: J'ay tâché de mon côté, par l'affection que je dois à la mémoire d'un si bon Pere, de faire en sorte par mes soins, que du moins l'impression en fust correcte. Comme il y a lieu d'esperer qu'il s'en fera plusieurs Editions, si j'apprens qu'il y ait quelque chose qui merite correction, je profiteray des avis qui en seront donnez.

PRE-